



La langue du père

Omaïra Meseguer

« Le symptôme lu par Freud fait parler le corps, mais ce symptôme *parle alors la langue du père*, il est symptôme du père, auquel l'hystérique s'intéresse par amour¹ », écrit Éric Laurent dans *L'Envers de la biopolitique*. Cette affirmation fait écho à une phrase de Lacan dans le Séminaire *Les Formations de l'inconscient* : « Ce qui était amour [pour le père] est transformé en identification² ». L'articulation entre le symptôme et la langue du père en passant par l'identification est centrale dans une analyse, puisqu'en ce qui concerne l'amour pour le père « l'inconscient n'en fait qu'à sa tête. Il décidera lui-même, d'y croire ou pas, en fonction de la jouissance qu'il y trouve³ ».

Pour cerner les conséquences symptomatiques de la langue du père, il est nécessaire d'aller au-delà de l'amour pour le père. La clinique de l'hystérie montre la manière dont cet amour est constituant. Les significations qu'il donne peuvent servir comme points d'appui et comme manière de se défendre contre la question brûlante de la jouissance féminine. Ces significations solides et parfois bien verrouillées font du royaume du père un lieu propice au sens. Se référer à la solidité de cette langue ouvre à un constat à partir de l'expérience analytique : la grande difficulté pour entamer l'amour pour le père dans la cure.

La croyance au père s'infiltré dans des lieux insoupçonnés, elle a un pouvoir à la fois structurant et normalisant, pouvant causer une fermeture, qui serait induite par la puissance de la signification. Chez Hamlet, par exemple, « le fils [a été] rendu malade par la parole du père⁴ ». Se rendre malade par une parole liée à un idéal, à une mission, à une dette, à un renoncement, est-ce la particularité de la langue du père ? Cette langue a comme fonction de garantir qu'il y a un Autre de l'Autre. Lacan indique dans son Séminaire *Le Désir et son interprétation* que « le grand secret [de la psychanalyse], c'est – il n'y a pas d'Autre de l'Autre⁵ ». Un trajet analytique mené jusqu'à son terme montre que ce grand secret peut prendre du temps pour être entamé et que plusieurs tours sont nécessaires pour cerner quelle

1. Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 43.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 293.

3. Cottet S., « Feu sur l'ordre symbolique », *La Cause freudienne*, n° 60, juin 2005, p. 130.

4. Miller J.-A., « Sortir de l'âge du père », avril 2013, disponible sur la chaîne YouTube Lacan Web Télévision.

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 353.

langue précise parle le symptôme de l'analysant, pour la vider de son envahissement par le sens et ainsi faire tomber la défense. La parole du père est un symptôme⁶.

Jacques-Alain Miller nous avertit qu'il est capital que le grand secret de la psychanalyse ne soit pas un secret pour les analystes eux-mêmes, comme cela a été le cas pour certains psychanalystes postfreudiens⁷. Lire un cas au nom du père, suivre une construction faite à partir de sa langue structurante est un risque, risque de se laisser aveugler par la clarté apparente des signifiants solides et inamovibles. Un décalage dans la lecture du cas est nécessaire pour défaire la consistance des articulations produites par la puissance de l'amour pour le père, particulièrement dans les cas où la langue du père se présente recouverte du costume de la haine, de l'abus ou de l'abandon.

Une langue qui cadre

J.-A. Miller fait référence dans *Comment finissent les analyses* au moment où l'analysant réalise « la traversée du cadre même qui lui offre le champ de la réalité, et le champ de son savoir⁸ ». Ce moment où il s'aperçoit du « cadre comme cadre », moment où l'analysant touche l'os du *il n'y a pas de rapport sexuel*. Cette traversée suppose une certaine mise en cause du Nom-du-Père. C'est un moment important dans l'analyse où la croyance tombe, les identifications vacillent et le champ de la réalité se met à trembler. Le cadre offre des coordonnées auxquelles l'analysant s'accroche farouchement car elles le protègent. La mise en cause du Nom-du-père produit un frémissement qui conduit à une destitution subjective et à une mutation : « La question [...] est : en quoi le Nom-du-père et l'objet *a* donnent-ils pour chaque sujet le cadre de la réalité et du savoir ? D'une certaine façon, c'est ce que Freud a appelé l'Œdipe. C'est pourquoi la traversée du fantasme est solidaire de l'aperception, l'aperçu d'un amour au-delà de la loi, c'est-à-dire au-delà de l'Œdipe⁹ ». Si la lecture de la réalité et du savoir sont cadrés par la fenêtre du fantasme, ils sont aussi cadrés par le Nom-du-Père. Une lecture au nom du père ne sort pas du cadre de la langue de celui-ci et ne fait que le renforcer, ce qui implique de rester enfermé dans un terrain bien carré.

Une précision s'impose, nous ne faisons pas référence à « monsieur le père », c'est la langue du père et non pas le père biographique qui donne ce cadre. Il est nécessaire d'être avertis de la dérive psychologisante qui consisterait à se centrer sur la personne du père, ce qui ne ferait que renforcer le mythe. Le père est une façon de dire qui fait cadre pour le sujet. La notion de cadre implique un accord, le cadre permet de faire concorder, de faire correspondre, d'assortir. Les chevilles rentrent dans les petits trous. Nous pouvons avancer que la langue du père rend malade parce qu'elle renforce l'articulation de sens, sans béance, piégeant le sujet dans un rapport de causalité. De la même manière que le fantasme donne à l'analysant une lecture délirante de lui-même, la *langue du père* produit un effet de compréhension qui n'est pas moins délirant. Quand ça concorde et ça s'accorde, il n'y a pas de trou possible, il n'y a pas de souplesse, tout se fige en une lecture unique et inamovible.

6. Cf. Miller J.-A., « Sortir de l'âge du père », *op. cit.*

7. Miller J.-A., Présentation du thème du prochain Congrès de la New Lacanian School (NLS), Gand, 19 mai 2013.

8. Miller J.-A., *Comment finissent les analyses. Les paradoxes de la passe*, Paris, Navarin, 2022, p. 101.

9. *Ibid.*

Il y a une équivalence entre la fonction de l'objet *a* comme obturateur dans le fantasme et celle de la fonction de la *langue du père* comme bouchon de signification.

Le tentant penchant tragique

J.-A. Miller note que le penchant « tragique » conduit à *faire du pire avec le père*¹⁰. La langue du père donne ainsi consistance à la tragédie. Elle donne à l'analysant un « canevas de votre tragédie en cinq actes¹¹ ». Un plan, une ossature, une tapisserie grossière, nous ne sommes pas dans la dentelle. La tragédie concerne une version consistante de ce qui fait souffrir. Une version dans laquelle les personnages bien dessinés, la gravité de la langue comme fil conducteur, et l'issue tragique sont la marque de fabrique. La version tragique est gorgée de sens. Une analyse, particulièrement à ses débuts, ressemble à une forêt au feuillage luxuriant¹². Un feuillage de sens que le travail analytique va élaguer longuement. Une bonne part de ce feuillage prolifère à partir de la langue du père.

L'amour pour le père est particulièrement difficile à cerner dans une analyse et encore plus difficile à faire céder pour qu'une autre lecture se fraye un chemin vers *lalangue*. Cet amour se loge dans les méandres de la signification, recouvrant l'accès à ce qui a marqué le *parlêtre*. La fonction structurante de cette langue donne une assise et un repérage difficile à entamer car elle organise « un monde [...] où chaque chose est à sa place, un monde qui est verrouillé par le père¹³ ».

Le père inentamé

Il est certain qu'un des problèmes dans la psychanalyse, c'est le père inentamé note J.-A. Miller, « c'est ce que Lacan lui-même a dit quand il a commencé à entamer la figure de Freud [...] *Comment va-t-on entamer ce père ?*¹⁴ »

Rappelons jusqu'à quel point Lacan a dénoncé, notamment dans le Séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, que l'amour du père est un empêchement qui égare le sujet. Il y évoque Freud aveuglé par l'amour pour le père, restant pris dans l'impossibilité d'aller au-delà de l'Œdipe. Lacan dénonce également la manière dont les postfreudiens ont poussé la psychanalyse « dans l'ornière¹⁵ », à force de ne pas pouvoir aller plus loin que Freud par amour pour le père.

Entamer le père implique d'attraper sa langue structurante pour en extraire les identifications, et les traverser, et de dénicher dans les moindres recoins cette langue qui peut se présenter sous différentes figures : le père absent, le père maltraitant, le père fouettard, le père faible, le père insatisfait, le père fou... Entamer le père implique de se détacher de la puissance d'une interprétation restreinte, de se détacher du mythe, d'une histoire organisée à

10. Cf. *ibid.*, p. 128.

11. *Ibid.*

12. Meseguer O., « Coupure », conférence des analystes de l'École (AE), 10 janvier 2023, à paraître.

13. Miller J.-A., Présentation du thème du prochain Congrès de la NLS, *op. cit.*

14. Miller J.-A., *Comment finissent les analyses*, *op. cit.*, p. 238.

15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 248.

partir d'un support imaginaire. Lacan ouvrira ainsi le chemin vers les versions du père, la « père-version ¹⁶ ».

Du pire au dire

« Dans l'ère post-paternelle annoncée par ceux qui disent que les vieux pères ont disparu, la psychanalyse s'efforce de maintenir l'écart entre la description sociologique et le vécu des sujets ¹⁷ », note É. Laurent. Le vécu des sujets concerne une simple et seule question : comment chacun se sert de la fonction du père ? Comment chacun se sert de la langue du père pour pouvoir s'en passer ?

Lacan fait une distinction majeure entre le père réel, le père symbolique et le père imaginaire. Dans son Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, il commente le mythe de *Totem et Tabou* et donne toute son importance au père imaginaire : « Imaginaire [...] veut dire que le père n'apparaît plus dans l'universel. Il devient le père qui a créé cet enfant-là, qui a créé cet enfant insuffisant que je suis [...] Le père qui l'a, lui le gosse, si mal foutu ¹⁸ ». Le père imaginaire est ici le père du reproche, la version du père propice à la tragédie.

Ne peut-on pas dire que la langue du père est captivante lorsqu'elle est réduite à la langue du père imaginaire ? Une analyse menée jusqu'à son terme permet de témoigner de la façon dont le travail analytique a opéré pour aller au-delà du père, et passer du pire au dire.

Symptôme de symptôme

Un des grands renversements subjectifs de l'analyse a été de saisir que *la langue du père* qui m'avait autant fait souffrir, je l'avais adoptée et je l'avais faite mienne. Mon symptôme était un symptôme du symptôme. Le dire absolu, le silence puissant, l'énonciation tranchante que je dénonçais chez mon père, comme la raison de ma souffrance, se retrouvait au détail près dans ma propre façon de parler. Mon symptôme parlait la langue du père. Cette langue me rangeait du côté viril et verrouillait mon énonciation. Pour m'en défaire – pas sans difficulté –, il a fallu entamer la figure du père et la réduire à sa manière singulière de dire. Un signifiant est venu qualifier cette langue et la réduire : *militaire*. Ce signifiant a nécessité d'être découpé pour pouvoir donner à lire sa fonction structurante.

La plainte remplie des feuillages de pleurs du début de l'analyse concernait le silence du père, qui n'était autre que mon propre silence : je pleurais pour ne pas dire. La dimension tragique envahissait les séances : je n'étais pas assez brillante à ses yeux, son jugement m'écrasait.

La brillance, attribut manquant pour obtenir l'amour du père, était extraite d'une parole paternelle concernant un trio d'étoiles qui apparaissent dans le firmament le jour de Noël. Étant née un 25 décembre, j'en avais conclu que ces étoiles étaient là pour moi. N'était-ce pas ce qu'il avait laissé entendre ? À partir de ce délire de névrosé, une lecture s'est construite qui faisait rentrer dans le même cadre l'amour absolu du ciel – amour pour ce père militaire dans l'armée de l'air – et le couple signifiant *tres estrellas* (trois étoiles). *Étoile*, signifiant majeur de

16. Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar?*, n° 3, mai 1975, p. 108.

17. Laurent É., « Un nouvel amour pour le père », *La Cause freudienne*, n° 64, octobre 2006, p. 77.

18. *Ibid.*, p. 79-80.

l'analyse, venait dire quelque chose sur mon être. *Estrella-étoile* concentrait une forme d'idéal, une défense radicale contre le désir : encore un effort pour briller ! Ce qui faisait les délices du surmoi.

Ériger le père en tyran et tout faire pour cultiver cette croyance, occupa un long temps de l'analyse. Le père interdicteur, le père exigeant, le père qui faisait taire la mère avec son dire absolu. Il était le grand Autre dont je me plaignais et que je ne cessais de faire consister.

C'est la *réduction* au signifiant *militaire* qui a permis d'élaguer l'excès de sens. Excès qui rendait impossible l'arrêt de la libre association et poussait à chercher encore et encore la réponse du côté du sens paternel. La réponse sur le versant de l'amour de ce père que j'aimais par-dessus tout.

Réductions de la langue du père

J'évoquerai trois moments de l'analyse, deux moments de passage vers un autre régime de lecture et un troisième que j'appellerai l'estocade finale.

Le début de l'analyse s'est organisé autour de la question de la brillance. Le choix de quitter la langue maternelle et le pays du père me déposait d'un certain nombre d'oripeaux qui m'avaient donné une consistance jusqu'alors. La *rigidité* était une façon de tenir. Éprouver la division subjective me conduisit à faire de la figure de l'analyste un Autre qui me demandait de renoncer à toute reconnaissance. Le surmoi dans sa férocité disait : *efface-toi*, revers mortifère de la brillance. Le cadre de ma lecture au nom du père vacillait et je me sentais emportée vers un anéantissement. En questionnant les identités qui le soutiennent, un sujet en analyse peut vaciller au point de s'éprouver détaché de tout.

Un rêve marque la fin de cette période. Il se passe dans un cimetière américain, il y a toutes les croix les unes à côté des autres, des tombeaux n'ont pas de nom, je suis *émervillée*. La désolation qui traversait ma vie à ce moment-là me procurait un enchantement. Ce rêve éclaire la version mortifère du signifiant *militaire*. *Militaire* était rempli du sens tragique, l'histoire ne pouvait que mal finir, par le vide et la désolation. Ce rêve de dépouillement total m'a conduit à changer d'analyste.

La deuxième tranche, marquée par le silence de l'analyste, a produit un effet de soulagement. La coupure des séances comme seule boussole a asséché radicalement le rapport à la parole. La parole, trésor pour mieux me taire, est devenue peu-à-peu des direx qui se détachaient. C'est la lecture d'un rêve qui m'a permis d'entendre d'une toute autre manière ce que je disais. Le contrôleur me dit : « Vous ne m'avez pas dit que votre père était militaire à l'armée de l'air. » J'écris alors *mili-taire, alarmée de l'air*. Le mot militaire coupé donne : *mili-taire* (se taire mille fois) et *alarmée de l'air* résonne avec le dire maternel concernant ma naissance : « *Fffouat... c'est ainsi que tu es née : accélérée.* » Une autre voie se dégageait, enfin.

Comment la psychanalyse opère ? En coupant, en raboutant, en manipulant la *motérialité*. *Milli-taire*, se taire mille fois, donnait un nom à mon symptôme, que j'ai appelé « la bavarde silencieuse, la muette bruyante, la parleuse mutique¹⁹ ». Là où le père était le silence, je criais haut et fort que j'étais une bavarde, mais le silence du père restait logé.

19. Meseguer O., « Tré », *La Cause du désir*, n° 109, décembre 2021, p. 114.

La réduction radicale de la dernière tranche d'analyse, permit ce que j'appelle l'estocade finale à l'amour pour le père. Cette dernière tranche a été marquée par un envahissement de la sonorité de la *lalangue* maternelle. Le français, langue chérie et choisie, me mettait à distance de cette *lalangue*. L'estocade est venue avec un rêve fait dans la deuxième tranche et revisité dans la troisième. Un rêve qui cachait à une oreille non hispanophone une injure. Une insulte adressée à l'analyste tant aimé. L'amour de transfert m'avait empêchée d'entamer le père. La grossièreté étant une manière de soutenir une identification virile et de mettre de côté un petit reste de la langue du père avec qui j'avais partagé un certain goût pour les gros mots. La langue du père n'était qu'un gros mot tapi dans ma sempiternelle demande qu'on me parle bien.

Mili-taire, qui peut se lire *se taire à moitié*, me rapprochait du *mi-dire*. S'en passer, s'en servir, c'est ainsi que je le lis.

Collège clinique de Lille – 14 janvier 2023